

Frédéric Valabrègue, *Le Trait, le taillis, les aguets* :  
Louis Pons, *le dessin de 1947 à 1970*

Jérôme Duwa

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/76224>

DOI : [10.4000/critiquedart.76224](https://doi.org/10.4000/critiquedart.76224)

ISSN : 2265-9404

**Éditeur**

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

**Référence électronique**

Jérôme Duwa, « Frédéric Valabrègue, *Le Trait, le taillis, les aguets* : Louis Pons, *le dessin de 1947 à 1970* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2022, consulté le 22 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/76224> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.76224>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 juin 2021.

EN

---

# Frédéric Valabrègue, *Le Trait, le taillis, les aguets* : Louis Pons, le dessin de 1947 à 1970

Jérôme Duwa

---

- 1 L'un des dessins à la plume et encre de Chine de Louis Pons (1927-2021), récemment disparu, que l'on peut voir dans le cahier d'illustrations de ce volume des éditions de L'Atelier contemporain, s'intitule *124 positions de replis* (1963). Le sens du repli polymorphe et ses divers effets tant esthétiques que psychiques sont au cœur de la pratique de ce dessinateur autodidacte qui a cultivé la discrétion dans un esprit kafkaïen. Ne s'est-il pas reconnu lui-même dans l'un de ses textes consacrés au dessin comme un homme « de l'alcôve et de l'ombre » ? Autrement dit, éloigné de l'agitation urbaine, du ciel radieux et des poncifs méditerranéens ? Il est proche, *a contrario*, de cette « Provence noire », qui est celle du jeune Cézanne peignant le meurtre et la tension sexuelle à son comble. C'est dans cette Provence qu'il fait une rencontre capitale, dans une sorte de « grotte », en la personne de Joë Bousquet. Dans la chambre de Carcassonne, le « rêve initiatique » prend son essor au milieu des tableaux surréalistes, des vapeurs d'opium, des tisanes et des femmes langoureuses au chevet du poète, paralytique depuis la Grande Guerre. Après la rencontre de ce « zombie translucide », comme le désigne Frédéric Valabrègue dans l'une de ses fines incursions éclairantes, la fréquentation du poète Gérard Neveu dans les cafés de Marseille achève sa formation intellectuelle et sensible. D'abord dessinateur de presse, sa technique mûrit de la Libération au début des années 1950 et finit par apporter une réponse singulière à la seule question qui compte : « Comment faire pour que le choc primordial soit précipité, cristallisé dans une image qui est l'ombre d'un trait ? » (p. 19). Louis Pons se choisit des pairs : Hercule Seghers, Rodolphe Bresdin, Louis Soutter, Wols et opte pour les soubassements les plus sombres de l'être (animal, humain, végétal, grouillements indistincts) sans en passer par la psychanalyse et sans renoncer à une forme d'humour supérieur, fortement teinté d'angoisse. Le spectateur circule halluciné dans un monde fantastique et s'il scrute avec patience ces dessins, il ne pourra

échapper à ce trouble qu'on ne saurait mieux exprimer que par ce paradoxe spatial : un « resserrement démesuré ».